

FRAGMENTS D'ETE

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Isabelle Vauquois

fragments d'été

TABLE DES CHAPITRES

<i>Préambule</i>	6
<i>Léonie</i>	8
<i>La femme derrière la porte</i>	27
<i>Flore</i>	33
<i>Instants de vie</i>	36
<i>Je suis venue au monde</i>	36
<i>Cinquième étage</i>	38
<i>Lire et être dans sa bulle</i>	40
<i>Les écouteurs</i>	42
<i>Habiter</i>	44
<i>Porter son corps devant soi</i>	47
<i>Solitude, infinitude</i>	48
<i>Besoin de silence</i>	50
<i>Photographies</i>	51
<i>Toutes les images disparaîtront, les souvenirs resteront</i>	53
<i>Bordeaux</i>	55
<i>La gare de Bordeaux</i>	55
<i>Les limbes de la bibliothèque</i>	59
<i>Quai des Queyries avant, après</i>	61
<i>Arles</i>	63
<i>Des gens dorment</i>	63
<i>Tentative d'un carnet des odeurs - Arles</i>	66
<i>Collection de carnets de voyage</i>	68

Préambule

Des feuilles et des feuilles sortent de la photocopieuse.

Des fragments, une centaine de pages éparées. Les rassembler ou pas, les mélanger ou pas. Finalement, décider de les trier, en mettre à la corbeille, essayer de trouver son chemin d'écriture.

Autrice, narratrice, personnages, une confrontation permanente pendant ces quarante jours. Léonie le personnage qui s'est imposé, revenant et revenant au fil des textes. Laisant l'autrice éberluée. L'obligeant à ramer pour étoffer son personnage, à mener des recherches sur internet (Léonie est née en 1900 et apparaît dans le récit en 1915). Mener des recherches sur internet n'est pas un problème pour l'autrice, elle aime brasser la documentation et écrire des récits documentaires. Mais là, elle est troublée, ses personnages prennent le dessus. Il y a aussi Madeleine, la femme derrière la porte et Flore, la jeune femme née dans une ferme au milieu des brebis, la ville de Bordeaux. Projet de continuer à brasser ces récits.

Même ses carnets de voyage se sont manifestés. Devenant probablement carnets d'écriture. Il est vrai que l'autrice a commencé l'écriture pour épaissir le contenu de ses carnets.

Quel devenir pour ces centaines de pages écrites ? Des carnets d'écriture ? Peut-être à partir de la table des matières d'Hervé Guibert ? À partir d'Habiter de Sereine Berlottier ? Assuré-

ment pour l'histoire de Léonie, une mixture de textes, cartes, collages, photos, extrait de sa lettre...

Léonie

Le fait que toi, Léonie D. te manifestes souvent depuis un mois

Le fait que tu m'as parlé hier

Le fait que ton personnage me hante

Le fait qu'il y a une dizaine d'années j'ai mené un travail plastique sur la guerre de 14-18

Le fait que je suis née sur une terre, les Ardennes et la Champagne, fortement touchée par les deux guerres mondiales

Le fait que je ne souhaite pas vraiment écrire sur la guerre

Le fait que je ne souhaite pas écrire un récit historique

Le fait que j'ai plein de trous dans ton histoire

Le fait que dans ma généalogie j'ai des liens avec cette première guerre mondiale, mon grand-père paternel et ses frères sont partis se battre en quatorze ; le fait que le grand-père est le seul à être revenu

Le fait que je me souviens des 11 novembre du temps de l'enfance célébrés au monument aux morts ; le fait que je me souviens des porte-drapeaux anciens

combattants, des roulements de tambours, des discours et de la brioche distribuée aux enfants après la cérémonie

Le fait qu'en 2014, j'ai amassé de la documentation autour de cette guerre

Le fait qu'en 2024, notre monde est toujours en guerre

Le fait que la forme du récit n'est pas encore là

Le fait que je cherche une forme pour parler de toi
Léonie D. morte à vingt-deux ans en 1922

Le fait que ce sera peut-être ton journal de vie mêlé à mon journal de création

Le fait qu'utiliser le fait que m'aide à avancer.

Léonie a 15 ans, le 28 Août 1915 elle écrit à une amie, depuis l'Hôtel Beau-Séjour de Cannes. Elle écrit, *tu me pardonneras d'avoir écrit si fin mais c'était pour t'en dire plus. J'en ai un livre à t'écrire, mais voilà déjà quatre pages.* Elle est à Cannes avec Madame Carnot, la femme du Directeur des filatures en laine peignée et tissage Garnier-Carnot, de Pontfaverger, le village natal de Léonie dans la Marne. Dans sa lettre, Léonie évoque ses occupations à Cannes, *les travaux à la lingerie, repasser ou raccommoder le*

linge, cela passe le temps, dit-elle. Elle donne des nouvelles de ceux qui sont restés au pays.

Après la découverte de cette lettre qui m'a été confiée par la sœur de Léonie, ma grand-mère - avec la seule information, Léonie est allée à Cannes pendant la guerre - j'ai surfé sur internet pour essayer de comprendre. Pourquoi Léonie est-elle à Cannes en 1915 ? Je découvre alors que la Côte d'Azur est terre d'accueil des exilés pendant la première guerre mondiale. Par petites touches l'histoire de Léonie, de madame Carnot et des milliers de réfugiés se dessine : ils ont fui les zones de combats du Nord et de l'Est de la France. Je découvre sans surprise que la première vague de réfugiés est composée de familles bourgeoises ayant les moyens de financer leur départ et leur installation sur la Côte d'Azur.

Léonie écrit dans sa lettre qu'avant son départ, ils ne mangeaient plus à leur faim, *les habitants du village n'ont plus qu'un quart de pain par personne et par jour ; de toutes les vaches qui restent dans le pays, une dizaine est réquisitionnée par les allemands.*

Je poursuis frénétiquement mes recherches sur internet, je découvre sur la Liste de Rapatriés civils français, éditée par la Croix Rouge le 6 mai 1915, la

présence à Genève le 20 avril 1915 de Léonie Denizet et Camille Carnot. Après Genève, elles rejoignent Anemasse. Là, elles subissent des interrogatoires longs et précis. Les militaires français cherchent à récolter des informations détaillées sur les positions allemandes et leur organisation au sein des territoires occupés.

Longtemps, j'ai cru n'avoir qu'une photo de toi **(1)**. Une photo ovale, portrait en pied coupé à mi-cuisse, robe noir fermée par une rangée de petits boutons blancs, col blanc, ruban noir en forme de T attaché sur le devant du col avec un bouton, plus gros que ceux de la robe, des gants blancs sans doigt. Tu es légèrement appuyée contre un fauteuil. La photo est sombre, le fond est noir. Tu as l'air décidé, tu as déjà tellement vécu. Cette photo prise à ton retour de Cannes, m'a été donnée par ma mère, ta nièce que tu n'as pas connue. Tu es morte huit ans avant sa naissance.

Jamais je n'ai vu ta tombe, jamais je ne suis allée dans le cimetière de Pontfaverger dans la Marne où tu es enterrée. Jamais je n'ai lu sur ta tombe, Léonie Denizet – 1901 – 1922 **(2)**

Un jour alors que je cherchais l'original de l'unique photographie en ma possession, en ouvrant une pochette noire kodak, quelle surprise de trouver deux autres photos ; heureuse coïncidence alors que je me lance dans l'écriture de ce texte. Sur les photos, un groupe d'une quinzaine de personnes dans un champ de pomme de terre. A l'arrière de la photo-carte postale, une légende : 1920, famille Denizet **(3)**. Sur la première, Léonie troisième à gauche, tu es accroupie, tu ramasses des pommes de terre. Tu tiens à la main, un panier haut. Ton frère Paul **(4)**, agenouillé, a rempli le sien. Sur la deuxième, même scène, il n'est plus question de ramasser les pommes de terre, vous fixez l'objectif. Léonie, quatrième à gauche. Sur la droite trois hommes en costumes, manteaux et chapeaux, on peut supposer qu'ils sont venus pour contrôler votre travail. Pourquoi sont-ils accompagnés d'un photographe ? Une recherche à mener sur la photographie d'après guerre. Ça me plaît de te voir en mouvement, depuis des années tu étais figée dans cette photo ovale.

Je ne connais pas grand chose de ta biographie. Seule trace cette longue lettre écrite, le 28 Août 1915 depuis l'Hôtel Beau-Séjour de Cannes **(5)**. Tu es à Cannes avec Madame Carnot **(6)**. Dans la lettre, tu évoques tes occupations à Cannes, tu écris, les travaux

à la lingerie, repasser ou raccommoder le linge, cela passe le temps. Tu donnes des nouvelles de ceux qui sont restés au pays, pendant l'occupation allemande (7). Sans doute que comme bien des réfugiés, tu culpabilises, tu es partie, ils sont restés. Sur la photo, ton visage est grave, on sent les épreuves de la guerre traversées.

Une dernière question, quand la femme du Directeur de la filature te laissait un peu de liberté, passais-tu du temps à rêver devant la Méditerranée ? Lors d'un séjour à Cannes j'ai passé des heures devant la mer à scruter l'horizon. Mes pas dans tes pas, à l'époque, je ne connaissais pas l'existence de ton exil à Cannes.

(1) Ma découverte de la première photographie de Léonie est relativement récente, une dizaine d'années à peine, mais Léonie depuis l'enfance je la connais.

(2) La mémoire familiale raconte, à l'âge de vingt-deux ans Léonie est brusquement quittée par l'homme qu'elle doit épouser. Elle se jette dans la rivière qui coule derrière la ferme. Son corps est retrouvé quelques jours plus tard.

Un entrefilet dans un journal trouvé sur internet livre une histoire toute différente : Très souffrante des privations endurées durant les quatre années d'occupation ennemies, Mlle Léonie Denizet, 22 ans, de PontFaverger

*(Marne) s'est noyée dans un accès de neurasthénie.
L'Ouest-Eclair – 8 avril 1923*

La vérité se situe sans doute entre les deux.

(3) En 1920, Léonie est donc de retour chez elle. J'ai lu que certains réfugiés sont rentrés plus tard. Petit à petit le puzzle de sa vie se dessine.

(4) A la mort de leurs parents, Paul reprendra la ferme. A la date de la photo, il a 15 ans, il travaille avec son père positionné sur la photo à gauche du tracteur. Tous ces éléments biographiques pour étoffer le récit de la vie de Léonie.

(5) – D'après le texte d'un historien Ralph Schor « réfugiés de guerre de 1914-18 dans les Alpes-Maritimes », le 31 août 1914, le préfet des Alpes-Maritimes, André de Joly, proposait d'accueillir 20.000 réfugiés.

(6) - Trouver le nom de Madame Carnot, la femme du Directeur des filatures Garnier-Carnot a été d'un grand secours pour mes recherches. Madame Carnot avait 77 ans en 1915, j'ai trouvé sa trace dans la liste spéciale des rapatriés civiles éditée par la Croix Rouge le 6 mai 1915. Léonie avait 14 ans.

(7) – Une lettre de quatre pages, que j'ai retranscrite à l'ordinateur. Encore bien des points à décortiquer, par exemple le tracé du voyage de Léonie à visualiser sur une carte. « Je vais te raconter notre première émigration. De rente à des langues germaniques)... Ils ne comprennent

pas comment on peut vivre et cohabiter avec les Allemands, à moins de collaborer ».

Léonie a 18 ans, dans le courant de l'année 1919. Elle regagne son village natal. Traverse des villages et des paysages détruits par les combats et les pillages de l'armée allemande. Sa famille est toujours en vie, en mauvaise santé suite aux quatre années de privation. La ferme familiale a été détruite pendant les bombardements, la famille vit dans un baraquement.

Ton texte, des bribes de mon histoire... Très touchée. Soixante ans nous séparent. Avec tes mots, je ne suis plus tout à fait morte. Étonnée des traces que tu as trouvées. Internet, c'est quoi ? je n'ai pas compris, mais cet outil me semble fabuleux. Une encyclopédie sur tous les sujets ? Tout cela me semble bien étrange, mais magique. Comment cette encyclopédie a pu te livrer des morceaux de mon histoire, moi Léonie D. morte à vingt-deux ans, ma vie est pourtant d'une grande banalité ? Pourquoi ton internet s'est intéressé à moi ? Parce que mon histoire pendant la Grande guerre – oui je sais, je t'ai lue, tu n'aimes pas que l'on dise Grande guerre, pour toi elle n'est pas grande, tu vois je t'ai bien lue, tu écris cette première guerre n'a

jamais été grande, mais une véritable boucherie – mon histoire, donc rejoint celle de milliers de personnes. Ainsi ton internet m’a recensée, une parmi des milliers. Je n’ai pas vécu pour rien, je suis arrivée jusqu’à toi. Mon histoire t’intéresse, au-delà des années, je suis touchée.

Des trous dans le récit, je vais tenter de t’aider, mais par où commencer ? Te dire ma terreur quand on a quitté le village en 1915. Jamais je ne pensais revoir mes parents, ma petite sœur Marie-Louise, elle avait cinq ans, elle me cramponnait, ne voulait pas que je parte, criait Léonie tu pars pas, pleurait, hurlait, a échappé à ma mère, elle était déjà très vive à l’époque, elle a couru derrière la voiture, je la voyais, ne pouvais rien faire. Un déchirement. La reverrai-je ? Mes parents m’ont laissée partir en exil avec madame Carnot. Au village c’était la misère. Un mois après la déclaration de la guerre, les boches ont occupé le village ; (oui d’accord pas les boches, les allemands, je sais vous vous êtes réconciliés après la deuxième guerre mondiale). Mais quand tu as connu le bataillon de Von Hausen, tu dis les boches. Ils venaient de bombarder et saccager Reims, la cathédrale, quand ils sont venus se replier au village. “Nous sommes propriétaires de vos biens, de vos récoltes et de vos animaux. Nous vous en laissons provisoirement l’usage “ disait un officier allemand. ”La première priorité est

pour l'armée allemande, la seconde aussi, la troisième également" disait un autre. Ils ont détruit les villages alentour. Quand mes parents ont su que madame Carnot cherchait une jeune fille pour l'accompagner en exil et s'occuper de son intendance, mon père n'a pas hésité, malgré l'inquiétude de ma mère. J'étais tellement jeune, quatorze ans. Nous n'avions jamais quitté le village. L'ailleurs c'était l'inconnu et pour rejoindre l'inconnu, la Côte d'Azur, il fallait traverser un pays en guerre. Une bouche de moins à nourrir disait mon père, et la sécurité sur la Côte d'Azur, ma mère a cédé. Je ne voulais pas partir, j'avais l'impression de les abandonner. Je suis fatiguée ce soir.

Remuer ces souvenirs, je ne pensais pas que ça me bousculerait autant. Oui je reviendrai. C'est apaisement de parler avec toi. Tu es la première à t'intéresser à mon histoire, au retour il ne fallait pas parler de l'exil. Personne ne m'a questionné. Sans doute pour me protéger, pour que j'oublie plus vite. La prochaine fois, tu me parleras de la petite Marie-Louise, tu me diras quelle grand-mère elle a été.

Mars 1915, villages traversés, dévastés, bombardés, à terre, les maisons encore debout occupées par des

allemands, ciel tourmenté, nuages noirs et fumées, des combats au loin, bruits incessants, pleurs et hurlements, douleur de celles et ceux qui partent, de celles et ceux qui restent, sols crayeux noircis par la cendre, ciel gris cendre, bruits de bottes, huit villages détruits lors de la bataille de la Marne en septembre quatorze, Perthes-lès-Hurlus, Hurlus, Le Mesnil-lès-Hurlus, Tahure, Nauroy, Moronvilliers, villages jamais reconstruits, familles vivants dans les ruines, pas la possibilité d'un ailleurs, pas de cadavres, morts vite enterrés, longue, longue route. Passage par la Suisse pays neutre, ciel moins gris, le temps de ce trajet helvétique éviter ainsi les zones de combat en France, presque oublier la guerre, non impossible d'oublier, impossible d'oublier les combats, impossible d'oublier l'angoisse pour la famille restée au pays, angoisse de l'exil, toujours dans la tête, présents dans la tête les hurlements des obus, nuit et jour, odeur de la poudre des obus, odeur de la boue, odeur de la poussière, odeur de la mort, voyage en train interminable, passage frontière, trains inspectés par l'armée française, incrédulité en voyant les campagnes du sud de la France pas touchées par les combats, Annemasse ville frontière, longs interrogatoires, recueils d'informations sur les occupants allemands pour une compréhension de leur stratégie.

Gare de Cannes, avril 1915. Les autorités de la ville et les propriétaires des hôtels répartissent les réfugiés tout juste arrivés dans les établissements. Léonie et madame Carnot se joignent au groupe rejoignant l'hôtel Beau-Séjour. Les valises suivront, transportées par des carrioles. Rues grouillantes de militaires, réfugiés et autochtones. Après quinze minutes de marche, face à Léonie, la Méditerranée. L'hôtel est à une centaine de mètres dans une rue perpendiculaire à la mer.

VOIX OFF

Après ce long périple d'une semaine de voyage entre Pontfaverger et Cannes, via la Suisse, Léonie, quelles sont tes pensées en voyant enfin l'hôtel ?

Léonie D. : je rêve de dormir dans un lit pendant des jours. Sans me réveiller pour ne penser à rien, ne plus penser à personne.

Camille Carnot : cette nuit tu auras un vrai lit, un potage et des pommes de terre.

VOIX OFF

Un siècle plus tard, je découvre sur internet une publicité pour l'hôtel Beau-Séjour datant d'avant la guerre. Sur l'affiche bilingue français anglais, on lit :

Hôtel de premier ordre dans une des plus belles et des plus salubres situations. Le paysage environnant, la mer, l'Estérel, les Iles, les Alpes et la ville. Richement meublé et décoré. Salons de lecture, de conversation, de billard, fumoir, ascenseur, courts de tennis.

Hall de l'hôtel, avril 1915 : toutes les langues et les patois se mélangent. Les patois des Français du Nord, ceux des méridionaux, des disputes éclatent pour la répartition des chambres.

C. Carnot : nous partageons la même chambre, il n'y a pas assez de place pour tout le monde.

Léonie : Madame C, demain je voudrais écrire à mes parents. Et à mon amie Aline. Je n'ai pas pu la voir avant le départ.

CC : Regarde sur la table, tu trouveras du papier aux lettres. Je vais essayer d'avoir des nouvelles du pays.

VOIX OFF

Elles espèrent rencontrer des réfugiés partis plus tard qu'elles, pour avoir des nouvelles de leurs proches. Je poursuis mes recherches sur internet. Aucune trace en 2024 d'un hôtel Beau-Séjour à Cannes.

Avril 1915, le lendemain de l'arrivée. Ciel bleu uniforme sans nuage, soleil méditerranéen, Cannes ville grouillante de l'exil.

Hôtel le Beau Rivage, le Beau Rivage comme celui de la Méditerranée, voir la mer pour la première fois, joie mêlée de tristesse, avoir toujours des pensées pour la famille, famille toujours ou pas en vie, chaleur, plaisir du soleil sur la peau, petit instant de bonheur, aller jusqu'à la mer, se tremper les mains jusqu'au coude. Seule face à l'immensité. Avoir quatorze ans et défaillir.

Au début de mes recherches sur la guerre de 14-18, et mes diverses tentatives pour écrire l'histoire de Léonie, je découvre l'affiche de l'appel à la mobilisation du 2 août 1914. J'imagine alors en la voyant les émotions qui ont dû te traverser. Tu avais quatorze ans, stupeur, inquiétude, terreur t'ont terrassé. Qu'alliez-vous devenir ? Tu vivais une vie heureuse à la ferme avec tes parents, ton frère et la petite dernière, Marie-Louise, la prunelle de tes yeux, elle avait juste quatre ans et te suivait partout.

Mobilisation générale : Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et

de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées. Est-ce que tu imaginais les conséquences pour ta famille ? Les animaux de la ferme réquisitionnés pour nourrir les troupes.

Ce jour-là vous êtes arrivés au champ à six heures du matin, le soleil tape ces derniers jours et vous voulez ramasser les pommes de terre avant que le soleil ne soit trop chaud. Tous vous étiez là, le père, la mère, le grand-père, le frère et les deux ouvriers de la ferme. Vous remplissez les grands paniers avant de les verser dans le chariot. Le travail de ramassage des pommes de terre est harassant. Il se pratique à genoux et le panier plein est lourd à transporter, mais vous avez l'habitude et connaissez votre chance de ne pas travailler à l'usine. La ferme vous apporte une nourriture suffisante et vous seriez presque heureux si ce n'était la frayeur en cet été 1914 de voir arriver des heures beaucoup plus sombres.

Vous rentrez à la ferme juste après que les douze coups de midi aient sonné au clocher. Avant le déjeuner, le père et le frère vont verser le contenu du chariot dans la cave pour une meilleure conservation et éviter leur germination. Vous êtes heureux du travail accompli, vous avez vos provisions jusqu'au prin-

temps. Les pommes de terre sont la base de votre alimentation. Dans la cuisine, la mère a dressé la table, une nappe à carreaux, des assiettes et des verres, une carafe de vin, le pain, du jambon et des œufs tout juste frits à la poêle. Un café en fin de repas. La fatigue se fait sentir, la matinée de travail a été longue. Alors, vous savourez le petit moment de repos jusqu'à l'heure de la traite des vaches. Sieste, tricot ou lecture du journal, telles sont vos occupations. Les nouvelles sont mauvaises. En première page l'assassinat de Jaurès. Alors qu'il s'entretenait avec des amis de la gravité des événements qui se tenaient en Europe et qu'il disait " le gouvernement français pouvait encore sauver de l'horreur d'un cataclysme ", juste à ce moment-là, deux balles le tuent sous les yeux de ses camarades. Le père dit son inquiétude, la mère ne dit rien mais elle se lit sur son visage. Léonie ne peut pas imaginer la guerre. A quatre heures les cloches de la petite église du village retentissent, comme celles de tous les clochers de France. Elles annoncent la sinistre nouvelle, celle de la mobilisation générale. Vos visages grimacent, se tordent, vos corps se figent. Personne ne parle, votre douleur est silencieuse. Tous vous redoutiez ce moment ; vous parliez souvent de cette éventualité ces dernières semaines, mais vous vous rassuriez, sûr que les États allaient trouver une solution.

Cette date du 1er août 1914 allait entrer dans l'histoire, mais toi Léonie, tu n'imaginais pas comment elle allait bouleverser ta vie. A cette heure, tu savourais juste une bonne nouvelle, ton frère n'a que neuf ans, il n'est pas encore mobilisable. Il le sera à dix-huit ans, mais d'ici-là la guerre sera terminée. Et le père va-t-il partir ? Avec ses problèmes de santé, sera-t-il réformé ?

Aux Rencontres de la photo d'Arles, cette année je vis un hommage au photographe Jean-Claude Gontrand, historien de la photographie, un des créateurs dans les années soixante-dix des Rencontres. Dès les premières salles je suis conquise par une série de photos au graphisme épuré, notamment celle de la construction du périphérique parisien avec une multitude d'éléments métalliques, d'escaliers de service, de forêt de tiges pour le béton armé. Un gigantesque enchevêtrement d'éléments métalliques, de grillages et de poteaux. Quelques salles plus loin, je reste en arrêt, surprise, interrogative devant une série de photos. Pas seulement pour leur esthétique ou leur qualité graphique, mais par le sujet traité : "Vassivière, vallée et village engloutis". Dans les années 1950 un barrage

hydroélectrique est construit et un lac artificiel aménagé pour électrifier les villages de la Creuse.

En 1995, le lac est asséché pour un curetage, le photographe, arpenteur de mémoire Gontrand passe par là. Il dira *ça m'a donné la chair de poule quand je suis allée voir ça*. Le résultat est une série émouvante du village fossilisé. On découvre des vestiges d'habitations, un pont romain à deux arches, les souches d'une allée de platanes. Tout un monde fossilisé, figé dans le calcaire. On voit les routes reliant les villages, des murets de pierres sèches, des filets d'eau, traces de la rivière la Maulde. On pense aux habitants déplacés qui ont perdu leurs maisons et à tous les autres qui ont vu leurs villages électrifiés et leur vie transformée par l'arrivée de l'électricité.

Devant ces photos, je pense immédiatement aux villages détruits pendant les guerres, à ceux détruits lors de la bataille de la Marne en 1914, mon sujet d'écriture du moment. Au petit village meusien de la butte de Vauquois complètement détruit en 1916 et jamais reconstruit.

Je cherche encore la forme que prendra ce récit. J'écris, j'accumule de la documentation. Et ne cherche pas encore à faire récit. Par hasard, je tombe sur une photo d'amoncellement de mes carnets de voyage postée, il y a quelque temps sur ma page Facebook. Mais est-ce un hasard ? Me vient une idée, et si j'utilisais cette forme, le "carnet de voyage" pour écrire le récit de la trop courte vie de Léonie. En mixant texte, cartes, photos et collages ? Et ainsi répondre aux questions que je me posais au début de ce récit : Le fait que je cherche une forme pour parler de toi Léonie D. morte à vingt-deux ans en 1922. Le fait que ce sera peut-être ton journal de vie mêlé à mon journal de création.

La femme derrière la porte

Sous la dernière couche de papier peint, elle apparaît, la porte. Juste dans le coin de la chambre à l'opposé de la fenêtre. Tu t'approches prudemment. Tu découvres une belle poignée ronde en bois avec un clou en cuivre en son centre, comme on en trouve dans les immeubles de la ville du début du vingtième siècle. Étrange une telle poignée dans ton appartement d'à peine dix ans d'âge. Tu ouvres la porte. Et là, tu es troublée par une ambiance étrange, tellement opposée à celle de ton appartement ! Non tu ne rêves pas, tu viens de décoller le dernier lai de papier peint. Cette porte est apparue, elle attendait que tu l'ouvres. Tes yeux doivent s'habituer à la semi-obscurité. Dans un fauteuil, tu aperçois une silhouette. Elle bouge. Une femme murmure quelques mots, inaudibles. Tu entres dans la pièce, pas vraiment rassurée. Autour de la femme des livres. Partout. Sur les étagères, par terre, sur le lit, la table. Sur le petit secrétaire en chêne, des crayons, des carnets, des feuilles. Un encrier, des plumes. Pas de trace d'ordinateur. Tu lis quelques titres de livre, une chambre à soi de Virginia Woolf.

Ça ne t'étonne pas vraiment. Jane Austen, les œuvres complètes d'Emily Brontë. Le portrait au fusain de Virginia Woolf accroche ton regard. Tout de suite tu comprends qu'une relation forte va naître. Entre toi et cette femme, ta voisine qui vit entourée de livres.

Nuit noire sur cette petite route de campagne une route seulement éclairée par les phares de ta voiture tu ne croises personne C'est toujours la nuit qu'elle te revient en mémoire la scène derrière la porte La porte découverte en détapissant la chambre Souvent tu revoies la scène après l'ouverture de la porte tu ressens à nouveau un sentiment partagé entre épouvante et fascination

Ce soir sur cette petite route au volant de ta voiture tu as une impression étrange de fin de vacances tu appréhendes le retour chez toi pas parce que les vacances se terminent mais une appréhension liée au retour dans l'appartement Appréhension de revoir la porte de retarder le moment de l'ouvrir Alors sur cette petite route tu prends ton temps tu roules prudemment souvent des cerfs ou des sangliers traversent devant les phares pour regagner leur habitat dans les bois de châtaigniers pas ce soir la route est déserte

Tu es perdue dans tes pensées Habituellement tu écoutes des podcasts tu en as téléchargé un certain nombre pour ses longs trajets en voiture Ce soir tu allumes la radio puis tu l'éteins Mets de la musique puis éteins Tente à nouveau un podcast pour essayer de ne pas entendre le petit bruit dans ta tête Impossible de l'éloigner ce bruit assourdissant

En roulant tu ne peux pas penser à autre chose tu revoies la poignée de la porte une poignée en bois avec la petite pointe en cuivre en son centre Tu as fait des recherches sur internet tu as découvert que dans ta ville des passionnés lors de travaux dans des immeubles anciens récupèrent sur les chantiers les menuiseries poignées de portes, fenêtres et portes avant qu'elles ne finissent en déchetterie C'est un indice la personne qui a installé la porte dans ta chambre et l'a camouflé sous le papier peint était un ou une passionné.e d'architecture un indice qui ne te sert absolument à rien La seule question alors que tu roules sur la petite route de campagne dans la nuit noire est A quel moment auras-tu à nouveau la force (le courage) d'ouvrir la porte la femme sera-t-elle encore là entourée de ces livres.

Cette femme derrière la porte entourée de livres... des livres partout, par terre, sur la table, le lit et les

étagères... cette femme assise sur son fauteuil... tenter de la faire venir, d'écrire son personnage, le laisser exister...

Lui donner la parole ?

parce que tu crois, qu'en tapant sur ton clavier, elle va apparaître... elle va te dire, oyé tu m'as laissé sur mon fauteuil, suis fatiguée, faudrait que tu te décides, je vais pas y passer le reste de ma vie... Tu as commencé à écrire mon histoire, il y a presque un mois. Je vais plus attendre très longtemps... toute ma vie j'ai attendu, attendu la fin de l'année scolaire, attendu les vacances, attendu les enfants à la sortie de l'école, attendu le mari qui rentrait tard, ou qui ne rentrait pas... enfin celui-là, je l'ai pas attendu si longtemps, vite je l'ai empêché de revenir... Et puis, un jour je suis partie... oh je ne suis pas allée bien loin. Je suis restée dans la ville... je leur ai dit, je vais changer de vie, je change de quartier, fini d'attendre... je vais vivre à la périphérie de la ville... dans un appartement qui m'a tout de suite plu... les poignées des portes sont rondes en bois avec un clou en cuivre en leur centre... le reste de la fin de ma vie je vais vivre dans ce bel appartement, entourée de mes livres, encore tellement à découvrir, à lire... Mais tu ne vas pas t'enfermer, ils ont dit... surtout des hommes m'ont dit ça, peu de femmes me l'ont dit... t'enfermer c'est comme mou-

rir... oui, certains m'ont dit ça... Mais qu'en savaient-ils de mon chemin ? C'est mourir de décider de finir sa vie au milieu de ses livres ? Les mêmes avant me disaient, tous ces livres tu les as lu... Comme si tu devais lire tous les livres de ta bibliothèque. Je répondais pas les laissais avec leur question.

Pas encore là le personnage, pas sûre qu'elle parlerait avec ce ton, écrire pour essayer, essayer encore...

A quel moment auras-tu à nouveau la force (le courage) d'ouvrir la porte pour explorer ce capharnaüm rempli de livres et la femme sera-t-elle encore là ?

Dès ton retour dans l'appartement. Vite, vite ouvrir la porte avant de ne plus en avoir le courage, avant de décider que non, avant d'hésiter... Tu ouvres elle était toujours là confortablement installée dans son fauteuil.

Elle te regarde, tu la regardes. Vous ne parlez pas. Cette fois encore tu remarques qu'elle a quelque chose de doux dans le regard. Tu ne sais pas comment engager la conversation. Tu ne sais même pas si sa présence est rêve ou réalité. Si tu lui parles, tu as peur qu'elle s'envole. Ton regard fait le tour de la pièce. S'arrête sur le bureau. Tu tentes : Ah le journal de Virginia Woolf, un grand livre, mon livre préféré.

Tout de suite tu regrettes, ton livre préféré, quelle banalité. Rien d'autre tu n'as trouvé à dire sur ce chef d'œuvre de la littérature. Elle ne te répond pas, sourit timidement. Finalement le silence te va bien, tu aimes partager son univers. D'un geste elle t'invite à faire le tour de la pièce, elle te montre les livres, tu peux en emporter chez toi. Beaucoup de livres écrits par des femmes. Tu voudrais lui parler, lui demander conseil, tellement de livres, difficile de choisir. Tu aimerais essayer de comprendre qui elle est. Tu formules des questions dans ta tête. Et puis non, tu n'oses pas les dire à voix haute. Tu sens que ce n'est pas le moment. Tu as l'impression qu'essayer d'apprendre à se connaître par les livres, elle et toi, ça ne peut pas être autrement. Tu ne peux t'empêcher de dire : Vous pouvez me... Elle t'arrête, met un doigt sur sa bouche. Se lève de son fauteuil, s'approche de toi en tremblant. Attrape un livre de poésie. Christine de Pizan, cent ballades d'amant et de dame. Elle semble fatiguée, c'est assez pour aujourd'hui. Tu lui souris, elle te rend ton sourire, un sourire plus franc que tout à l'heure. Vous reviendrez, murmure-t-elle. En arrivant dans ton appartement, d'un coup tu ouvres le livre, en page de garde, un prénom, Madeleine.

Flore

Elle a un avenir tout tracé, née dans une ferme, l'amour des animaux dès son plus jeune âge, les brebis elle les connaissait mieux que sa propre famille, elle était là dès leur naissance, nourrissait les plus faibles au biberon, conduisait le tracteur dès l'adolescence, aidait à la moisson, les champs, la ferme, c'était son univers, elle reprendrait l'exploitation, en attendant ses parents lui avaient dit passe le bac d'abord, tu pourras toujours apprendre le métier d'éleveuse après le bac, toujours très docile, elle conteste un peu, mais va au lycée, les brebis et les odeurs de la ferme lui manquent, son petit village est trop loin de la ville, elle est interne, elle rentre le vendredi soir, dès son arrivée elle court à l'étable, appelle les brebis par leur prénom, recharge les mangeoires en grain, son chemin est tout tracé, un vendredi soir alors qu'elle attend le bus pour rentrer au village, elle entend une petite voix lui murmurer de faire demi tour, de pour une fois profiter de la ville, de suivre le conseil de la prof de littérature, assister aux rencontres littéraires dans divers lieux de la ville, elle aime beau-

coup lire, emmène toujours des livres dans son sac, à la ferme, quand elle va aux champs, ou dans le bus, alors elle fait demi-tour en pensant que la ferme se passera bien d'elle ces deux jours, appelle son amie Lucie, elle lui avait proposé de l'héberger pour le week-end, elle découvre alors un monde insoupçonné, celui de la poésie et de la littérature contemporaine, des auteur.es vivant.es, prend un immense plaisir à les écouter parler de leurs écrits, elle assiste à des lectures, des spectacles autour de textes mis en musique et en scène, achète des livres, passe la semaine suivante des nuits blanches à les dévorer, son chemin, sa voie toute tracée, elle ne sait plus trop, ça se fissure dans sa tête, l'année prochaine, c'est confus, elle ne sait plus, aller à l'université, tenter des études littéraires, toujours la petite voix...

Cette photo prise par son père est posée sur sa table de nuit. Dernière image vue au coucher, première au réveil. Sur la photo, elle nourrit un agneau à l'aide d'un biberon. Elle avait six ans, l'agneau était né deux jours plus tôt. Il était plus petit que les autres, d'un blanc laiteux, elle l'avait baptisé Nuage. Petit agneau orphelin, sa mère est morte en mettant bas. Dix ans après, elle se souvient encore combien elle avait pleuré quand l'agneau était parti pour l'abattoir, pourtant

elle avait l'habitude de voir partir les agneaux et brebis. Mais Nuage avait une place à part.

Instants de vie

Je suis venue au monde

Je suis venue au monde sans savoir que c'était le monde. Sans savoir que j'étais venue avec un E.

J'ai vu du vert partout, des camaïeux de vert, sans savoir que vert et couleurs existaient. J'ai touché le vert à pleines mains, couchée dans l'herbe sans connaître la différence entre herbe et lit. J'ai essayé d'attraper la coccinelle et le trèfle à quatre feuilles. Ai-je ainsi compris qu'il y avait rouge et vert ?

J'ai été réveillée le matin par le meuglement des vaches et le chant des hirondelles. Je ne connaissais pas la différence entre vache et hirondelle. Est-ce que je percevais la différence entre parole humaine et animale ?

J'ai tenté la marche ; quelques pas ; debout ; tomber ; ressentir sur ma peau le froid de la neige ; ressentir le chaud du soleil en marchant dans le sable ; sans connaître les mots chaud et froid ; seulement découvrir les sensations.

J'ai appris le contraste. Marcher pieds nus dans l'herbe, sauter en bottes dans les flaques d'eau. J'ai

senti les grains de sable collés à la peau. J'ai vu la boue collée aux bottes.

J'ai appris à manger, à boire, à reconnaître, à connaître, à distinguer, à voir, à aimer, à parler, à dire, redire ; j'ai compris manger, boire, reconnaître, connaître, distinguer, voir, aimer, parler, dire, redire.

Marcher, pédaler, jouer, courir, barboter. Parler et garder le silence.

J'ai appris à lire, écrire. Ai-je appris à lire les couleurs, les odeurs, le vent, la pluie, les éléments, les vagues de l'océan et le flot des rivières avant de lire a e i o u ? J'ai lu : Colette a coupé une tulipe rouge et Aline joue avec le mécano. J'ai écrit a, e, i, o, u ; ma, ta, pa ; malou ; colette ; mécano. J'ai moins joué, j'ai plus lu.

Ai-je commencé à regarder les nuages au temps de la petite enfance ? Ai-je ressenti la couleur de l'eau, du ciel, les sacs et les ressacs de l'océan avant d'apprendre à les voir ? Aimer avant de les voir vraiment le bleu-gris du ciel, le terre de sienne de la rivière et le brun-rouge de la terre. Et toutes les nuances des gris colorés. Puis apprendre à lire toutes ces nuances. Gris-colorés, terre de sienne et rouge carmin.

Être debout, aimer la vie, avoir soif d'apprendre le monde et être fière de lire Colette a coupé une tulipe rouge et Aline joue avec le mécano. Aimer lire.

Cinquième étage

Ouvrir la vitre de la voiture. Tendre le bras, orienter son étui à badge vers le lecteur. La barrière s'ouvre. Avancer. Trouver une place. Attraper son sac d'ordinateur. Se diriger vers l'entrée du personnel des deux tours de la cité administrative. Badger à nouveau, procédure datant de vigipirate 2015. Ouverture du portillon. Se diriger vers les ascenseurs. Appuyer sur la touche cinq. Sortir de l'ascenseur. Souhaiter une bonne journée à celles et ceux qui ne descendent pas ; certain.es allant jusqu'au dernier étage, le 24ème. En sortant de l'ascenseur voir ou ne plus voir les affiches : Rendez-vous aux jardins 2024 ; des photos de paysages protégés, la Dune du Pilat, la Vallée de la Vézère, la corniche basque ; des affiches *Préserver la biodiversité*, d'autres du site Natura 2000 des coteaux calcaires de la Dordogne ou des prairies humides de la vallée de la Vézère. Saluer collègues croisé.es dans le couloir. Dire éventuellement quelques mots. Rejoindre son bureau. Si collègue de bureau est présente, quelques échanges en branchant l'ordinateur : dernières nouvelles des élections, vidéos regardées, livres lus ou sujets professionnels. Lire ses mails. Entendre les rires de celles et ceux à la pause café. Pas adepte de ces rituels quotidiens, trop indépendante. Faire du lien, ils disent. Convivialité pour renforcer la commu-

nauté de travail, ils ajoutent. Répondre au téléphone. Griffonner, noter, dessiner en téléphonant. Renseigner, expliquer, envoyer la procédure. Regarder par la fenêtre. Prendre une photo de nuages. Rêvasser. Prendre des rendez-vous pour la semaine suivante. “ Oui je serai en déplacement dans le secteur. Oui je passerai voir le terrain de votre projet”. Aller déjeuner à la cantine, seule ou accompagnée. Même rituel que le matin. Ascenseur. Badge pour ouvrir les portes. Autre badge pour payer le repas. Prendre un plateau. Choisir une entrée, un plat. Manger. Essayer d’éviter de parler travail, si collègues partagent repas. Sortir de la cantine. Reprendre l’ascenseur. Appuyer sur touche cinq. Éviter à nouveau le rituel du café. Suivre une réunion en visio. S’éviter deux cents kilomètres : moins convivial, plus efficace. Ecrire des courriers ou des rapports. Téléphoner. Discuter avec des collègues : banalités ou avis sur dossier.

Penser en fin de journée, que je ne pourrai tenir ce rythme cinq jours par semaine ; Et se dire, heureusement télétravail et déplacement sur des sites aux paysages remarquables contrebalancent la banalité et répétitivité des journées à la cité administrative...

Lire et être dans sa bulle

Un séjour vitré en duplex sur sa face Est et Ouest. Murs blancs, sol en carrelage gris. Architecture moderne. Face à la baie vitrée donnant côté ouest, allongée sur le canapé une jeune femme lit. Absorbée par sa lecture, elle ne réagit pas à ce qui l'entoure, un chat passant sur la terrasse ou les turpitudes de la météo, moments intermittents de soleil et d'averses. Elle ne voit pas la végétation extérieure, magnifiée par les pluies abondantes de fin de printemps.

Devant le canapé, une table à la structure métallique supporte deux plateaux en verre. Sous la table des livres, plongée dans sa lecture, elle les ignore :

- 1 L'histoire de l'art en images
- 2 Le goût du Pays Basque
- 3 la revue Le Festin : le Pays Basque en 101 lieux et monuments
- 4 Un carnet à la couverture rouge
- 5 La déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne d'Olympe de Gouge
- 6 Les femmes artistes sont dangereuses de Laure Adler
- 7 Catalogue de l'exposition de Bettina – Arles 2023
- 8 Combat et métamorphose d'une femme d'Édouard Louis

9 La rage de l'expression de Francis Ponge

Deux jeux de société :

10 Rummikub

11 Qwirkle

Sur la table

12 Paysage zéro de Sophie Coiffier

13 Conversations avec le maître de Cécile Wajsbrot

14 L'escadron volant de Muriel Romana

15 Le numéro 14 de la revue la Déferlante "dossier : dessiner, esquisse d'une émancipation".

16 Une tasse jaune remplie de café

Sur le mur Sud, perpendiculaire à la terrasse, une porte donnant sur une chambre. Entre cette porte et l'ouverture communiquant avec la cuisine, l'armoire électrique affleure à peine sur le mur. Au-dessus de l'armoire un dessin à l'encre représentant un petit village basque sur fond de Pyrénées. Cadre gris.

Absorbée par sa lecture, la jeune femme n'imagine pas emprunter l'escalier en colimaçon positionné dans l'angle, entre face Sud et face Est de la pièce, pour rejoindre sa chambre. Elle ne voit, sur le meuble blanc sous l'escalier, ni le vase rouge, ni les deux petits cadres rouges, ni les deux tomes du Patrimoine des communes de Gironde. Ont-ils été placés là pour leur couverture rouge ?

Sur la face Est une double baie vitrée sur deux étages. Une terrasse débouche sur une allée extérieure – l'appartement est au deuxième étage de l'immeuble. L'allée dessert les autres appartements de l'immeuble.

Suite du panoramique : Un porte-manteau. Une veste noire et un vêtement de pluie. Sous le porte-manteau un meuble à chaussures.

Une table, quatre chaises. Sur la table un grille-pain, une gourde, deux sets rouges et un livre de poésie : Ce pays dans mes veines d'Imasango.

Adossé au mur Nord, un buffet bas ancien, contrastant harmonieusement avec cet environnement contemporain. Dessus une lampe, une corbeille à fruits, avec quelques pommes, un saladier rempli de noix, la télécommande pour manipuler les volets électriques. Contre le mur une sacoche d'ordinateur. Puis dans un renforcement les trois portes desservant les toilettes, une chambre et la salle de bain.

La jeune femme est maintenant assise sur le canapé, elle boit son café toujours plongée dans sa lecture.

Les écouteurs

Les écouteurs, où sont-ils ? Je les cherche sur les étagères, leur place habituelle. Je ne vois pas les écouteurs sur l'étagère. Regard circulaire. Sur le fau-

teuil ? Par terre ? Sur la table ? Oui, je les vois sur la table.

J'enlève les écouteurs de la table pour prendre le repas. Je les pose sur l'étagère. Les écouteurs. Je vais à la cuisine. Reviens dans le séjour. Aïe une douleur soudaine sous le pied. Sur quoi ai-je marché ? Sur les écouteurs. Mais que font-ils par terre les écouteurs ? Sont-ils tombés tout seul par la force de la gravité ? J'espère que je ne les ai pas cassés. Je me baisse, les ramasse. Mon téléphone sonne. Le fil des écouteurs est complètement emmêlé. Je tente de le démêler. Il ne se laisse pas faire. Une sonnerie, deux sonneries. Je continue à démêler le fil des écouteurs. C'est bon, j'ai réussi. Trop tard, le téléphone ne sonne plus. Je repose les écouteurs sur l'étagère.

Le téléphone sonne de nouveau. Moment de panique, mais où sont les écouteurs ? Je cherche les écouteurs. Ils ne sont pas sur l'étagère. Je pensais avoir posé les écouteurs sur l'étagère. Où sont-ils ? Ont-ils quitté l'étagère d'eux-mêmes ? Je sens quelque chose dans ma poche. Je mets la main dans ma poche, un fil. J'avais donc mis les écouteurs machinalement dans ma poche. Je les sors de la poche. Ah zut ils sont à nouveau emmêlés. Cette fois je décroche en tentant de mettre les écouteurs. Le fil est trop court. En défaisant les nœuds j'en fais d'autres. Ne réussis pas à bien positionner les écouteurs dans

mes oreilles. J'entends au loin mon interlocutrice. Lui lance : je te rappelle, je démêle mes écouteurs. Le fil est plein de nœuds et trop court.

Je raccroche. Essaie de me concentrer pour démêler les fils. Fais une pause. Me sens dépassée par une tâche pourtant pas si compliquée. Satanés écouteurs ! Et en plus ils sont roses.

Habiter

Habiter enfant à la campagne, s'ennuyer ; habiter adulte en ville, se sentir à sa place.

Habiter un pays et aimer l'habiter. Craindre après le 7 juillet de ne plus aimer l'habiter.

Voir depuis ces dernières années des sans domicile fixe, de plus en plus nombreux habiter sous le auvent de la Bourse du travail de Bordeaux. Vivre sur des matelas, sous quelques couvertures avec leur chiens.

Habiter au paléolithique, des abris sous roche. Des abris exposés au sud ou au soleil levant. Fermés par des peaux animales l'hiver pour se protéger du froid. Car contrairement à une idée reçue, l'homme et la

femme préhistorique n’habitaient pas les profondeurs des grottes.

Habiter dans un appartement par conviction, pour ne pas participer à l’étalement urbain en habitant une maison avec jardin.

Habiter une rue, un quartier, une ville, une métropole, un département, une région naturelle, une région administrative, un pays, un continent, le monde, l’univers. La Terre. La Troposphère, la couche d’ozone, la Stratosphère, la Mésosphère, la Thermosphère, la Ionosphère, l’Exosphère, le système solaire, l’univers. Pas sûre que ce soit dans cet ordre...

Habiter et construire mes cabanes depuis que j’ai lu *Nos cabanes de Marielle Macé*. Un livre essentiel dans mon cheminement d’écriture et de lecture :

“ Vite, des cabanes, en effet. Pas pour s’isoler, vivre de peu, ou tourner le dos à notre monde abîmé ; mais pour braver ce monde, l’habiter autrement : l’élargir ”.

Habiter des formes rondes avant l’arrivée des Européens. Dans *On nous appelait les sauvages – souvenirs et espoirs d’un chef héréditaire algonquin* de Dominique Rankin et Marie José Tardif, on lit :

“ Quand les amérindiens ont été poussés, dans les réserves, à habiter les maisons carrées des Blancs, c’était difficile pour eux. Ils privilégiaient la force du cercle et tout devenait difficile. On leur avait toujours enseigné que dans le tipi, l’énergie circulait parfaitement sans obstacles. Certains se demandaient d’ailleurs comment ces maisons aux murs droits tenaient sans s’effondrer. Ils s’imaginaient l’esprit se heurter contre les murs”.

Habiter les Dunes boisées des régions atlantique, continentale et boréale ; les bancs de sable à faible couverture permanente d’eau marine ; les dunes fixées du littoral du *Crucianellion maritima* ; les dépressions humides intradunaires ; les estuaires ; les replats boueux ou sableux exondés à marée basse. Habiter quelques-uns des 134 habitats naturels d’espèces de faunes et flores sur lesquels on essaie de maintenir la diversité et la richesse biologique : tel est l’objectif du réseau Natura 2000, préserver les habitats naturels.

Habiter dans sa tête et c’est déjà pas mal.

Porter son corps devant soi

Souvent j'ai l'impression d'être là sans être là. Je suis assise sur une chaise de la salle de réunion de la mairie d'un village de Dordogne. Je participe aux échanges. Lors des débats, j'interviens à mon tour. Je réponds aux questions, apporte des précisions sur tel ou tel dossier. Je suis là, mais mon corps ne l'est plus. Il a toujours un temps d'avance. Il est déjà dans la voiture à organiser la suite de la journée. Démarrer la voiture, accélérer, trouver le lieu du projet à aller voir, réfléchir à ce que je vais dire. S'arrêter pour laisser traverser les piétons. Pourtant je suis toujours dans la salle de réunion de la mairie du petit village à essayer de me concentrer pour suivre cette réunion qui n'en finit pas.

Dès que la réunion se termine, je monte dans la voiture, arrive sur le lieu du projet. Mon corps en est déjà à l'étape suivante, à chercher la place idéale le long d'un chemin boisé pour le pique-nique. Et pourtant je suis encore sur le site à suivre les propriétaires du terrain qui m'expliquent leur projet.

Et ainsi de suite jusqu'à la fin de la journée. Etre sur le chemin du retour et se sentir déjà dans les embouteillages de la fin de journée pour entrer dans la ville. Plus tard, être dans les embouteillages et savoir

son corps à l'entrée du théâtre pour assister au spectacle réservé pour le soir même. Fatigant cette impression de vivre deux événements à la fois. Les vivre en temps réel et les vivre par l'intermédiaire de mon double qui a toujours un temps d'avance.

Solitude, infinitude

Tu es seule à arpenter cette immense plage landaise. Tu ne vois pas le début, tu ne vois pas la fin. Tu es seule face à l'immensité de l'océan, pareille à celle de la plage. Tu es seule, confrontée à cet infini. Tu es seule ; quelques personnes partagent ta solitude, assises sur leur serviette, regardant l'horizon, les surfeurs ou lisant un livre. Tu es seule au milieu de ces gens, l'immensité de la plage permet cet isolement. Seule mais ensemble. Même regard vers l'infini.

Tu es seule sur cette plage qui se souvient des chauds mois d'été et de la foule.

Tu es seule avec, au loin, le phare de Biarritz. Tu es seule avec, à l'horizon, la chaîne pyrénéenne. Tu es seule avec, encore plus loin, l'Espagne.

Seule avec les grains de sable un peu grossiers, seule avec les coquillages, seule avec les galets. Seule avec les bois flottés déposés par les marées sur le

sable. Seule avec les cabanes construites en bois flottés.

Seule avec les marées, l'océan couleur méditerranée, les vagues, les embruns.

Seule avec le sable recouvert et découvert en quelques secondes ; tu accompagnes ce mouvement en avançant et reculant dans l'eau glacée.

Seule avec les rouleaux de l'océan et les surfeurs qui arrivent en cette fin de journée. Seule avec les dunes protégeant de la vue, la route et les stationnements. Seule avec le bunker du mur de l'Atlantique tombé de la dune sur la plage, pour cause du recul du trait de côte. Seule à regarder les graffitis du bunker.

Tu es seule par cette belle journée ensoleillée après ces journées de pluie. Tu es seule quand tu te plonges dans la contemplation du ciel, la contemplation des cumulus d'une blancheur infinie. Une blancheur qui rivalise avec celle de l'écume.

Seule et tellement remplie de la force de l'océan, des éléments et de ces plages à perte de vue.

Solitude, infinitude.

Besoin de silence

Allongée sur le lit. Entourée de silence. Le jour décline, le quartier est calme. Silencieux le stade municipal de l'autre côté de la rue. Pas de groupes d'enfants s'entraînant. D'habitude, j'aime les entendre crier, courir, rire... Ce soir curieusement pas un bruit. Au loin, l'aboiement d'un chien. En ce moment j'aime le silence. J'aime regarder le jour décroître. La journée a été chaude, la chambre est restée fraîche. Depuis le lit j'aperçois le feuillage des tilleuls. Atermoiements de lumières, de couleurs, le ciel rougit, jaunit, devient moins jaune, plus gris. Quelques taches brunes.

Restée dans le silence, ne pas écouter les émissions politiques sur YouTube, les émissions en direct de Mediapart. Oublier les élections, les bruits du monde. Savourer ces moments de solitude.

Attraper son téléphone. Ouvrir l'application de traitement de texte. Écrire. S'endormir. Relire au petit matin les quelques lignes écrites dans le noir. Dans le temps d'avant, le temps d'avant la vague brune annoncée. (juin 24)

Photographies

Négatifs : Mais que faire de ces milliers de négatifs photos, qui ne sont pas forcément rangés avec les photos originales et que l'on n'a jamais voulu jeter ? Des cabanes du bonheur comme Agnès Varda avec ses pellicules de films.

Photos pour carnet de voyage : Au retour de voyage je sélectionne des photos pour les intégrer au carnet de voyage. Les imprime sur papier photo. Les colle dans le carnet et prolonge le paysage ou la scène à l'aquarelle ou l'acrylique. Navigue alors entre paysage-souvenir, paysage-réel, paysage imaginé ou paysage sublimé.

Smartphone : Toujours dans le sac toujours prêt pour capter une scène insolite. Ou simplement photographier un morceau de paysage ou un personnage pour plus tard l'écriture. L'appareil photo du smartphone utilisé comme un outil de prise de notes.

Photos de nuages : Depuis plusieurs mois, je photographie les nuages. Poste certains clichés sur les réseaux sociaux, accompagnés ou non d'un petit texte. Depuis que j'ai entamé ce travail, je ne vois plus les

nuages de la même manière, ils me parlent différemment.

Photo de Léonie : Une seule photo de Léonie dans les archives familiales et quelques bribes de biographie pour cette femme morte par noyade en 1922, à l'âge de vingt et un ans. Je suis dépositaire de la photo. Un jour sans doute, l'écriture viendra autour de cette femme énigmatique.

Google street view : Pendant le confinement, j'écrivais un texte sur Saint-Germain-en-Laye, la ville étant le personnage principal. Étant donné les circonstances, impossible de retourner à Saint-Germain. Google street view a été d'un grand secours.

Fonds photographique Albert Kahn : Dès 1912, le philanthrope Albert Kahn imagine le projet de constituer, les archives de la planète, une sorte d'inventaire photographique de la surface du globe, occupée et aménagée par l'homme, telle qu'elle se présente au début du XXe siècle. La planète entière n'a pas été photographiée, mais un nombre important de clichés sont accessibles en ligne sur le site du musée. Une ressource inépuisable pour imaginer, écrire ou rêver.

Photos en série : Je n'aime pas les photos isolées. Elles me touchent rarement. Trop sec. Trop figé. Manque la suite. J'aime les photos en série, pour percevoir différentes situations de la scène. Des séries de

photos, qui donnent à voir le mouvement, sans être des films.

Toutes les images disparaîtront, les souvenirs resteront

- Catherine Deneuve dans les parapluies de Cherbourg, un soir de Noël à la télévision en noir et blanc dans les années soixante-dix

- conduire la deux-chevaux le toit ouvert les chevaux au vent

- les cachous Lajaunie dans la petite boîte jaune et ronde

- les immeubles de la Grande Motte tout juste sortis de terre

- l'image du rideau de fer entre la République fédérale d'Allemagne (RFA) et la République démocratique d'Allemagne (RDA), fait de hautes clôtures métalliques et de barbelés, de fossés, de miradors, et de champs de mines

- les deux rangées d'une dizaine de lits alignés dans le dortoir de l'internat de Stenay, Meuse

- la baraque à frites à côté du central bar à Sedan à la fin des années soixante-dix

- jouer à proximité des forts de la ligne Maginot dans les Ardennes

- Fernando le chilien et Bernadette l'alsacienne derrière le stand d'Amnesty International dans la rue piétonne de Châlons-sur-Marne

- où est donc ornicar ?

- dépendance-indépendance, l'œuvre d'Annette Messenger composée de centaine d'objets formant une gigantesque forêt comme suspendue dans l'air, première œuvre vue dans la nef du CAPC de Bordeaux dans les années quatre-vingt-quinze.

- le cinéma Utopia de Bordeaux installé dans une ancienne église.

Bordeaux

La gare de Bordeaux

J'aime prendre le train. J'aime les gares, les départs, j'aime aller y accueillir des ami.es, j'aime quand je prends un train arriver en avance pour observer.

Observer, c'est déjà voyager, c'est lire les panneaux d'affichage des trains et rêver. C'est contempler dans le hall principal éclairé par une grande verrière, la vaste carte peinte entièrement à la main à même la pierre en 1929. Elle raconte l'histoire des chemins de fer dans le quart sud-ouest de la France. Commandée par la compagnie des chemins de fer du Midi, son objectif était d'informer les voyageurs et de mettre en avant l'électrification des lignes. Observer cette carte et lire les panneaux d'affichage, c'est me remémorer les villes visitées un jour.

Sète, la ville où je suis si peu allée mais avec laquelle je suis tombée en amour au premier coup d'œil. Marseille, la grande sœur de Sète. Un jour on m'a dit, si tu aimes Sète, viens à Marseille tu adoreras.

Nancy, la ville de l'amie F., de la place Stanislas et de l'École de Nancy. Nantes, la ville de Jacques Demy et d'Anouk Aimée dans Lola. Lille, Toulouse, Strasbourg, des villes visitées lors de courts séjours.

Sarlat, Périgueux, Bergerac, les villes des déplacements professionnels en Périgord.

Paris, parce que Paris. Bayonne la ville des vacances.

L'été sur le panneau d'affichage, deux villes allemandes attirent mon attention. Fribourg-en-Brisgau et Francfort-sur-le-Main. Se dire alors qu'un prochain été, on ira à Francfort et Fribourg. Sans raison particulière, juste pour le plaisir de prendre le train et découvrir ces deux villes.

J'aime particulièrement la gare de Bordeaux en été, elle prend des airs de vacances, de couleurs, de rires et de visages joyeux. On y croise des jeunes harnachés de sacs à dos volumineux, d'autres qui tirent des valises à roulettes. Des enfants avec de petits sacs à dos, d'autres qui dorment ou gazouillent dans des poussettes. J'en ai même vu un avec à la main son seau de plage. Certains réclament un livre à la boutique de la presse ou des bonbons. On y voit aussi des chats et des chiens dans des paniers-cages, des vélos et des trottinettes. Des voyageurs portant des tong, casquettes, bermudas ou des chapeaux de paille. Des pèlerin.es arborant sur leurs sacs à dos une coquille

Saint-Jacques, des chaussures de marche aux pieds, en route pour Compostelle.

Des vacanciers partant pour Arcachon, Bayonne ou La Rochelle. Celles et ceux qui partent pour Hendaye et Lacanau sont identifiables à leur surf coincé sous le bras. D'autres vont au Verdon et à La Pointe-de-Grave, le bout du monde et de la Gironde. Là où l'estuaire se jette dans l'océan et où on peut prendre le bac pour Royan.

On y entend parler anglais, allemand, espagnol, italien et d'autres langues non identifiées. Depuis quelques années, on ne voit plus dormir des voyageurs exténués sur les bancs. Il n'y a plus de bancs, ils ont été remplacés par des chaises ou du mobilier urbain anti-SDF comme le dit l'association Abbé Pierre. D'ailleurs les SDF ont disparu de la gare de Bordeaux, depuis bien longtemps.

Tard le soir, la gare est plus mystérieuse. A 22h22 à l'arrivée du train de Paris, la gare est presque déserte. Quelques personnes attendent des voyageurs, pianotent sur leur portable ou lisent un livre. Les salles d'attente sont désertes, les cafés et kiosques de la presse fermés, le piano est silencieux. Un jour j'ai vu un homme, revolver à la main, en courser un autre.

De tous ces voyageurs, peu doivent connaître l'existence, sous le quai numéro un, d'un passage souterrain emprunté par les juifs et d'autres déportés

entre 1942 et 1944. Un souterrain assez haut de plafond pour se tenir debout, assez étroit pour s'y bousculer, quand on ordonnait de presser le pas. Il n'en resterait aujourd'hui que quelques traces. Sur les murs subsisteraient les inscriptions Weitergehen, avancez, peintes en lettres noires sur les murs, avec une flèche qui indiquait une destination encore inconnue.

Les limbes de la bibliothèque

La bibliothèque de Bordeaux est un grand vaisseau en verre de quatre étages. L'architecture de ce bâtiment des années quatre-vingt n'est pas exceptionnelle, pourtant le lieu est exceptionnel. Quatre étages qui recèle des trésors de la littérature, de la poésie, du cinéma et de la musique.

Et plus bas ? Plus bas on y trouve le premier sous-sol, celui des livres stockés en réserve. Toujours triste, quand je cherche le titre d'un.e écrivain.e de lire sur l'ordinateur "en réserve".

Plus bas, on trouve un petit appartement impeccablement rangé, couvert d'étagères remplies de livres. Une ancienne bibliothécaire vit ici. Elle sauve les livres menacés du pilon. Sa famille l'a déclarée disparue. Elle, elle vit là heureuse, la nuit elle erre dans les étages déserts de la bibliothèque.

Plus bas, dans une salle technique, tout un système de tuyaux, de milliers de fils électriques, ventilateurs géants, d'escaliers de service, de la machinerie de l'ascenseur, de monstres métalliques pour assurer le chauffage et la climatisation de la bibliothèque. Le gros point noir de ce bâtiment entièrement vitré.

Plus bas, un petit morceau des trois mille kilomètres de tuyaux d'assainissement qui alimente la ville.

Plus bas, dans des vestiges romains, des enfants ont trouvé l'accès et ont construit des cabanes. Y viennent surtout l'été ; l'hiver et au printemps les cavités sont gorgées d'eau. Rire, jeux, lecture, parole, chant, musique se diffusent dans les étages supérieurs.

Plus bas, des cavités formées par l'action des eaux souterraines sur la roche. Le sous-sol de Bordeaux est parsemé de trous ; fragilisant certains monuments de la ville. Dans les cavités, un monde de chauve-souris.

Plus bas, des couches de calcaire, d'argile et de sable.

Plus bas, toute une faune de ce monde souterrain, des vers de terre, des mulots. Je m'aide d'internet pour aller plus loin, et découvre l'existence d'une microfaune, mésofaune, macrofaune, mégafaune.

Plus bas, encore plus bas, dans les limbes, un fleuve, sur le fleuve un port avec ses gros cargos marchands, des péniches, des grues pour charger et décharger les bateaux. Des petits trains pour le transport des marchandises. Et des femmes, rien que des femmes invisibles pour s'occuper de toutes ses activités sur le port.

Quai des Queyries avant, après

Quand je suis arrivée à Bordeaux au début des années quatre-vingt-dix, le bord de la Garonne rive droite était pratiquement inaccessible. D'ailleurs des Bordelais des quartiers chics pour parler de la rive droite parlaient encore de "l'autre côté de l'eau". Pour cause, le quartier de la Bastide a longtemps été industriel, ouvrier, populaire, rejeté, il n'est d'ailleurs relié à la ville par le pont de Pierre qu'en 1821 et annexé à Bordeaux en 1865. Le jour où j'ai tenté l'exploration de la Garonne sur cette rive, grosse déception. Le bord du fleuve était inaccessible. Privatisé par des entreprises, hangars qui en barraient l'accès. Je me souviens avoir emprunté un petit chemin qui conduisait à la Garonne. L'endroit n'était pas très pittoresque sur ma droite et ma gauche des hangars plus ou moins vétustes. Aujourd'hui, sans doute, son caractère industriel m'aurait séduit.

Depuis la situation a bien changé. Sur cette rive droite, les hangars ont disparu, des sentiers et de vastes prairies ont été aménagés. Là on y côtoie des familles, des groupes d'amis qui pique-niquent, des enfants qui jouent au ballon. D'autres personnes chantent, dansent, lisent ou pratiquent le yoga, le thaï-chi, méditent. L'accès est facilité par le tram qui

traverse le Pont de pierre. Pour rejoindre ces espaces, on descend à la station Stalingrad, on laisse sur sa droite le lion bleu, une sculpture grand format en résine faisant face au fleuve. Une œuvre ne laissant pas indifférent, personnellement j'aime. L'espace aménagé est à cinq minutes à pied. A proximité, on y trouve un bateau-bus qui traverse la Garonne, un buste de statue de Toussaint Louverture, l'accès au jardin botanique, la place des Droits de l'enfant, une piste cyclable, une station de vélo en libre service, une station de bus, des escaliers-bancs. Des immeubles construits perpendiculairement au fleuve, le quartier est autant recherché qu'il était autrefois méprisé. Un peu plus loin des terrains de volley et le parc des Angéliques. Référence à l'espèce protégée et menacée, l'angélique des Estuaires, vivant dans les seuls estuaires de la Loire, de la Charente, de la Gironde et de l'Adour.

Arles

Des gens dorment

Sur les murets de pierre du cloître Saint-Trophime une femme et un homme dorment joue contre joue ; mais pas corps contre corps, la largeur du banc ne le permet pas. Ils dorment profondément. Exténué.es mais heureux. Le bonheur se lit sur leur visage. Exténué.es par la chaleur, le marathon des visites d'expos photos ou la nuit d'amour.

Face au soleil couchant, sur les quais du Rhône, un homme dort sur la partie de la digue descendant vers le fleuve. Tatoué sur le bras, bagues à chaque doigt, bracelets, les deux mains sur le torse, il n'a pas l'air serein. On lit une inquiétude sur son visage d'une blancheur inquiétante. L'espace d'un instant, je me suis même demandée, s'il était toujours en vie. Puis il a bougé pour mieux se rendormir.

Aux rencontres de la photographie d'Arles, rétrospective de la photographe Mary Ellen Mark photographe. On y croise quelques photographies de gens qui dorment.

Debbie retenue, quartier 81, hôpital d'état de l'Oregon : Elle dort Debbie, elle séjourne dans le quartier de sécurité pour femmes à l'hôpital d'Etat de

l'Oregon, hôpital où a été tourné *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Kubrick. Debbie a les poignées sanglées, attachées à son lit. Ses mains tiennent les barreaux du lit. La tête en arrière. Même si ces yeux sont fermés, on sent la maladie, la douleur, on sent qu'elle est shootée par les médicaments et les traitements.

Banca, Ricky et Roberta – Robinsonville, Mississippi – 1990 : Avec ce projet Mary Ellen Mark documente la pauvreté rurale aux États-Unis. La pauvreté se lit dans le sommeil de Ricky, l'enfant dort allongé sur l'assise d'un fauteuil défoncé, ses jambes sur l'accoudoir. Tout se perçoit dans son corps la pauvreté de la famille, la chaleur, le manque de sommeil. Ricky dort, dans la journée, où il peut. Ce matin-là c'est sur l'assise du fauteuil.

La famille Damm – série sur Crissy 6 ans, Jessica 4 ans, leur mère Linde 27 ans et leur beau-père, Dean 33ans. La famille vit, dort dans une voiture, ils n'ont pas de logement. Une association leur trouve une chambre de motel pour deux nuits. Sur une photo, on voit dans le même lit, le père, la mère et un des deux enfants. Les parents dorment, l'enfant non. Aucun n'a un visage paisible, les traits sont tirés, on sent l'anxiété, le désespoir, la pauvreté, la fatigue de cette vie sans issue. Ils n'attendent plus rien. Ils savent que ce répit est de courte durée, bientôt ils vivront à nouveau dans leur voiture.

Sans doute il y aura une suite à cette énumération, d'autres photos, par exemple celle issue de l'Exposition *Au saut du lit*, même si les photos ne donnent trace que des corps qui ont dormi dans ces lits...

Bieke Depoorter – extrait du livre Mumkin sura – (Est-il possible de vous photographier ?) La photographe demande à des gens rencontrés dans la rue si elle peut passer une nuit chez eux pour les photographier. Comme pour ce projet en Égypte à partir du début de la révolution culturelle en 2011, elle y retourne en 2017. “ Elle leur demande en 2017 de commenter la maquette du livre. Le résultat prend la forme d'un dialogue entre des Égyptiens de diverses origines sociales, culturelles et religieuses. Les personnes annotent directement les photos, des remarques critiques, drôles ou personnelles. Des personnes qui n'auraient jamais autorisé une prise de vue font alors partie d'un livre ”.

Tentative d'un carnet des odeurs au retour d'Arles

Les odeurs de la terre remontent des profondeurs, quand enfin, après une semaine de grosses chaleurs, à Arles il pleut.

Le samedi matin sur le marché d'Arles, s'entremêlent les odeurs des épices, des herbes de Provence, des melons, pastèques, brugnons et pêches, de la tapenade et des olives, des pizzas, brioches, beignets et galette arlésienne, du poisson, de la charcuterie et des fromages, des courgettes, oignons, huile d'olive et de la ratatouille. Les odeurs des plats méditerranéens mijotant dans des grandes poêles sur les réchauds à gaz. Les odeurs de la Provence.

L'odeur enivrante de la lavande, sur le marché d'Arles, me provoque un début de nausée et migraine.

Les odeurs du vin blanc des terres de Rhône et des bières de Camargue partagées avec des amies à *Mon Bar* en début de soirée.

Tous les jours de la semaine, sentir les odeurs de la paella cuisinée dès le matin dans la ruelle empruntée pour rejoindre la place du forum d'Arles.

Arrivée en bas des marches, l'odeur de l'eau qui suinte prend toute la place dans les cryptoportiques, les galeries souterraines romaines de soutènements de la place du forum.

L'odeur écœurante, un mélange d'urine, de métal et de machineries vieillissantes, quand la porte du vieux train intercity en provenance de Marseille s'ouvre sur le quai 2B de la gare d'Arles.

L'odeur du café de mauvaise qualité se répand dans le wagon du train quand passe dans le couloir, le service de vente ambulante.

Penser lors d'un prochain voyage à noter les odeurs au fur et à mesure dans un carnet des odeurs.

(...)

Collection de carnets de voyage

Les carnets de voyage, je commence à en avoir une sacrée collection. Trente, quarante, je n'ai jamais compté. Des grands, des petits, des épais et des minces, certains achetés, d'autres fabriqués. Aucune unité, si ce n'est que l'ensemble tisse la toile, raconte un petit morceau de mes pérégrinations. Récemment, j'ai voulu écrire le texte de la création de cette collection de carnets. Sans grand succès.

Ce matin, je dispose les carnets en tas sur le sol de mon salon pour les photographier en espérant que l'écriture vienne. Émue de les revoir, les toucher, les frôler, les sentir, les feuilleter. Se replonger dans l'émotion du temps du voyage et de la création ; l'émotion de découper, coller, déchirer, aquareller, acryliquer. Revoir les cartes. Important les cartes. Impossible de voyager sans me situer dans l'espace. Revivre des bribes de voyage, se remémorer les lieux, les moments heureux avec ma compagne de voyage, les personnes rencontrées.

Se souvenir, en attrapant dans la série des onze carnets du voyage de 2014 au Québec, de Soleria qui la

première nous a parlé des enfants amérindiens arrachés à leur famille pour les remettre dans le droit chemin et les placer dans des internats catholiques.

Revivre les paysages à couper le souffle de l'Ecosse, la météo changeante qui fait presque co-exister les quatre saisons en une journée, le pass-ferry pour aller d'îles en îles, utilisant les bus locaux pour se sentir l'espace de quelques jours proches des habitants.

Les carnets des semaines de balades à Paris et en Seine-et-Marne en janvier 2012, 2013, 2015, 2017 et 2024.

Le carnet du quotidien réalisé irrégulièrement pendant un an. Celui de l'exposition Mémoires Vives – Une Histoire de l'Art Aborigène du Musée d'Aquitaine. De l'expo du CAPC de Bordeaux de l'artiste autrichien Markus Schinwald et de sa gigantesque structure tubulaire en laiton, ses ciels peints et ses portraits suspendus à des fils métalliques.

Ceux des séjours à Locquirec, de la maison louée sur la falaise, des heures passées devant les paysages, fluctuants au gré du mouvement des marées, de la baie entre le port et la rivière le Douron.

Des escales du livre de Bordeaux de 2015 et 2017, des écrivain.es rencontrés et des paroles notées.

Le journal du confinement, le feuilleter est étrange, relire les articles collectés, les mots inventés pour

l'occasion, plus agréable revoir la liste des livres lus pendant cette drôle de période.

Il y a aussi celui créé lors du onzième printemps des poètes, autour du poème *Ceux qui vivent sont ceux qui luttent* de Victor Hugo ; relire les paroles du poème écrites sur des pages A4 attachées les unes aux autres en un gigantesque labyrinthe et pliées en format A4.

Celui de dix sur dix centimètres. Deux centimètres d'épaisseur avant collage, quatre après. Soixante-quatre pages d'un papier épais. Couverture en carton rigide rouge, dos noir. Un carnet pour dire la Triennale d'art contemporain et les œuvres disséminées sur les soixante-sept kilomètres de littoral de la Côte belge ; Sur la plage ou en ville, sur les digues et les dunes, dans des chapelles ou en pleine campagne. Se souvenir du tram côtier reliant : De Panne. Koksijde-Oostduinkerke. Nieuwpoort. Middelkerke-Westende. Oostende. Bredene. De Haan-Westende. Blankenberge à Zeebrugge. Knokke-Heist. Feuilletter le carnet et être reconnectée à l'ambiance du séjour. Savourer les fragments de voyage revenir en mémoire. Revoir entre les pages la tortue géante de bronze de Jan Fabre. Sur son dos un cavalier regarde au loin, *Searching for Utopia*. L'araignée de Louise Bourgeois, Maman, au-dessus des tombes du petit cimetière d'Ostende prête à lâcher ses œufs. Normal de trouver

cette œuvre ici, Bourgeois est une grande admiratrice du peintre Félicien Rops natif d'Ostende.

Entre deux carnets, apercevoir le carnet miniature, le feuilleter délicatement, le plus petit et fragile de ma collection. Un centimètre d'épaisseur, cinq de long sur un de large pour une trentaine de pages. Celui conçu, comme rarement c'est le cas, pendant le temps du voyage. A Badefols-d'Ans en Dordogne, dans la maison familiale de ma compagne de voyage. Là où l'on prend le temps de se poser. Je relis les quelques notes : *15 au 23 août 2013. Samedi matin au marché d'Hautefort. Découverte du Site classé des gorges de Gimel en Corrèze. Ptt déj de rêve face au panorama de paysages de collines. Au loin le château d'Hautefort.* Quelques dessins esquissés au feutre. Des pages peintes en rouge-orangé pour dire la couleur de ce coin du Périgord à quelques kilomètres de la Corrèze et des villages aux maisons bâties de la pierre rouge couleur de la terre.

Ces carnets et tous les autres.

Plus j'avance, plus les sujets traités dans les carnets deviennent abstraits. Le dernier, c'est le carnet de nuages réalisé en mai 24 sous forme de photos, petits

textes, dessins ou collages et publié sur mon blog. 31 jours, 31 histoires de nuages.

Des quarante propositions d'écriture de cet atelier d'été, à voir lesquelles pourraient être transformées en carnet pour enrichir ma collection. Celles d'après la table des matières d'Hervé Guibert ? d'après Habiter de Sereine Berlottier ? Assurément, il y aura un jour le carnet du voyage de Léonie en 1915.

version n° 2

19 août 2024

